

Le mot Génitron vient du roman de L.F. Céline : « Mort à Crédit ». Le Génitron est le titre d'une revue mensuelle, organe de liaison des inventeurs du mouvement perpétuel.

Ce nom a-t-il été choisi au hasard ? Ou est-ce l'effet du destin que de donner, dès le commencement un tour romanesque à l'histoire de cette horloge. Et aux personnages qui l'animent des caractères « céliniens », dans la mesure où ils étaient caricaturaux des rôles qu'ils y ont joués.

Si l'on parle d'histoire pour le Génitron, c'est que cet objet se situe dans cette frange où l'Architecture rejoint le Théâtre. La mise en scène y devient plus importante que le texte, ou le décor.

Dessiné en 1986, ses formes ont été choisies pour symboliser la mythologie de l'an 2000, par une écriture architecturale exagérée, elle aussi relativement caricaturale, proche d'une esthétique « Atomium de Bruxelles » et sensée être inspirée simultanément par Franquin (Modeste et Pompon) et Windsor McKay (Little Nemo in Wonderland).

Son dessin correspond à une forme « d'obsolescence programmée », c'est à dire déjà passé de mode quand il fut édifié ; puisqu'il s'agissait d'évoquer l'écriture de l'an 2000 à travers la recherche d'un futurisme que l'on savait déjà désuet au moment de sa construction.

Sa conception n'a jamais prétendu chercher l'élégance ni le raffinement tellement à la mode des « années 80, mais le raccourci et le télescopage de l'histoire des « fantômes an 2000 ». Chacun des éléments qui le compose est là pour signifier le manifeste, l'onirisme, ou le dérisoire.

Pendant les premières années, le Génitron se définit comme le premier monument commémoratif d'un événement futur. Sophisme autour du thème de la mémoire du futur : l'objectif est de célébrer par un objet, la commémoration d'un mythe que la progression du calendrier tue lentement.

Cet objet illustre, en lui-même, la lente disparition de la mythologie de l'an 2000 par la lecture du stigmate de cette disparition : le temps lui-même.

Exprimé en secondes, la lecture du temps ne sert pas à donner une indication compréhensible de la distance qui nous sépare de la fin du millénaire, mais une perception de la fuite du temps. Si cela avait été possible, le Génitron aurait été un énorme bloc de glace dont le volume se serait réduit au gré de sa propre fonte.

Le Génitron prétendait représenter une métaphore de l'écoulement linéaire du temps.

Le nombre de secondes n'a jamais été intelligible (que signifie un million de secondes en terme de durée ?), mais le rythme de la fuite du temps pouvait s'y lire comme le fil de l'eau. Il n'a donc jamais été question que le Génitron donne une quelconque information, mais une sensation.

Ce qui n'empêchait nullement les esprits les plus dérangés de vouloir à tout prix ramener la perception du temps à une dimension quantifiable, et de tenter de faire basculer la sensation vers l'intelligible :

Là, encore, intervient la dimension célinienne du Génitron de Beaubourg qui se rapprochait de son illustre modèle romanesque en drainant derrière lui une foule de lunatiques.

C'est la rançon du choix fondamental du nom, objet de folie dès son baptême, il attire les fous comme un aimant.

S'il s'était appelé autrement, son destin aurait sans doute été autre.

L'histoire du Génitron connaît deux époques principales liées à chacune de ses deux installations. D'abord au Centre Georges Pompidou en janvier 1987 d'où il fut démonté en août 1996. Puis place de la Bastille en décembre 1997.

Le germe de l'idée remonte à l'année 1984. Sa réalisation contenait un défi à la technique du compte à rebours. Comment ne pas dériver lentement dans le temps sur une période de treize ans ?

Plusieurs sociétés spécialistes du temps furent interrogées, elles donnèrent toutes la même réponse : un quartz précis coûtait excessivement cher, et il fallait de toute façon, pour un tel décompte, recourir à une remise à l'heure fréquente, ce qui semblait une inélégance.

L'Observatoire de Paris dévoila un jour l'existence d'un brevet du CNET (Centre National d'Etude des Télécommunications). Ce brevet utilise une fréquence France inter (196 kHz) pour émettre un «top » qui, décodé, relaye l'heure de l'horloge atomique. Un récepteur décodait ce top et la source du temps du Génitron était directement reliée à une des horloges les plus précises du Monde.

Quelques sites furent envisagés, la Défense, le tout nouveau parc de la Villette, ..., et quelques sociétés sollicités pour le financement. Plus tard, la question reviendra souvent : le Génitron a-t-il été l'objet d'un concours d'Architecture ? Où était-ce une commande ?

Il est certes inhabituel que l'architecte soit le producteur, mais en face de l'atypisme du Génitron, j'ai anticipé la commande, en devint promoteurs en même temps que concepteur, et l'artisan de la rencontre entre le Centre Georges Pompidou et la Fondation Cointreau.

La Fondation Cointreau offrit le Génitron en cadeau de dixième anniversaire du Centre Pompidou

L'interlocuteur au Centre Pompidou était François B., alors directeur du Centre de Création Industrielle, le projet le séduisait, et il fit en sorte d'en être l'interprète et le héraut auprès des arcanes du centre.

L'interlocuteur à la Fondation Cointreau était Jean Paul F. qui fit lui aussi tout son possible pour séduire les membres de la famille Cointreau.

Les deux parties s'accordèrent sur la base d'un financement intégral de l'horloge par la Fondation Cointreau en contre partie d'un hébergement de l'horloge jusqu'à son terme naturel, l'an 2000.

L'argument décisif fut pour Cointreau, la possibilité d'intégrer à l'horloge un dispositif automatique qui vendait des cartes postales et rembourserait à coup de pièces de 10 Francs l'investissement millénarien.

Le principe était simple, un accordéon de 1000 cartes stocké passait à travers une imprimante reliée sur le coprocesseur de calcul du solde du temps, pour imprimer à un endroit précis de la carte, le nombre de secondes restant avant l'an 2000 au moment de l'introduction de la pièce.

Ces cartes postales représentaient l'horloge sur la face illustrée, et le nombre des secondes s'imprimait sur le verso. Le Génitron délivrait des « certificats espaces – temps » uniques puisque jamais deux cartes n'ont eu le même nombre de secondes.

Au cours du temps, ces cartes ont évoluées au gré des préoccupations, ou des envies.

En juin 1986, au terme des négociations positives entre Cointreau et Beaubourg, le Génitron est entièrement dessiné.

Le CNET avait indiqué une petite société qui exploitait son brevet dans le domaine de l'utilisation industrielle du temps/fréquence, la société Dyna Electronique.

Le nom de code du projet allait bientôt devenir le nom de sa réalisation.

Tout semblait alors extraordinairement facile : un lieu prestigieux d'implantation, un financement intégral, la surprenante bienveillance des autorités administratives. A croire que ce projet était porté par un enthousiasme contagieux où il semblait impossible à quiconque d'y mettre la moindre entrave.

Renzo P., l'architecte du Centre Georges Pompidou, n'y trouva rien à redire, se rappelant même les propos initiaux de son projet lauréat du concours de 1972 quant à l'utilisation quasi foraine du parvis.

Le journal Libération se joint à l'aventure, par l'intermédiaire du directeur de la communication Michel V.-S.. Le journal publia quotidiennement le compte à rebours un mois avant son inauguration.

Les chiffres indiquaient un instantané du compte à rebours à l'heure de parution, et le commentaire graphique devait faire pénétrer chez les lecteurs une série de signes illustratifs d'un nouveau millénaire.

Pendant l'été 1986, les plans de fabrication sont établis et approuvés par un bureau de contrôle, un vrai projet d'architecture avec son poids habituel en tirages bleus qui sentent l'ammoniaque.

Le chantier s'est avéré passionnant, semblable à une mission quasi mystique au cœur du grand hangar de l'entreprise Sitraba, à Viry-Châtillon. Les pièces très lourdes sont assemblées à coup de ponts roulants, sous les étincelles de la soudure à l'arc, et dans l'odeur acre des ateliers de serrurerie industrielle.

Mais nous sommes en retard, d'autant plus en retard que l'hiver 86 - 87 est terriblement froid. Il faut travailler dans des conditions dites d'intempérie où le métier du bâtiment se fige. Il faut renoncer aux socles de béton initialement prévus, dessiner en catastrophe les mêmes en acier, et espérer que le montage à Beaubourg soit réalisé avant la date de l'inauguration.

La cordialité règne parmi les entreprises, et, avec le même enthousiasme, les semi-remorques chargées des différents éléments du Génitron parviennent devant Beaubourg le 28 janvier 1987.

Le Génitron existe en une journée, les tests sont positifs, et 48 heures avant l'inauguration, le tic-tac charmant, pour une mécanique si digitale, bat la seconde comme une vieille horloge de grand-mère.

L'inauguration du Génitron est préparée dans la confusion.

Le Centre Georges Pompidou propose qu'elle soit faite par le petit Pierre, 7 ans, fils d'un des membres du personnel du Centre qui « aurait 20 ans en l'an 2000 ».

De mon côté je contacte les services de la Présidence de la République pour suggérer une mise en scène dans laquelle le Président (qui de toute façon doit être présent ce soir là) est sollicité pour démarrer l'horloge.

En janvier 1987, pendant la première cohabitation, avec un plaisir non dissimulé François M. se prête au jeu le 31 janvier 1987 vers 20h, tenant la main du petit Pierre devant les yeux étonnés des membres du gouvernement rangés sous le Génitron.

Le président du Centre, Jean M. n'avait pas été prévenu de mon initiative, il en est contrit, mais le poids de l'index présidentiel intéresse mes sponsors.

Inaugurer un décompte doit être assez émouvant pour François M. qui, à ce moment là, savait ses propres jours comptés.

- Vous verrez, dit-il, vous en ferez d'autres !

A ce premier amateur, je remets la première carte postale imprimée.

Quelques mois plus tard, le président m'en commanda un autre, pour illustrer un colloque consacré à l'an 2000, mais il n'eut pas de suite pour des raisons encore obscures.

Le côté anxiogène du Génitron m'avait complètement échappé : l'angoisse du temps à l'envers, son terme programmé, l'issue incertaine d'un chiffre monumental, la vitesse d'écoulement du temps, évoquaient un décompte personnel.

Cette fuite inexorable du temps, comme un capital qui fond, un abîme psychologique !

A toucher au temps, surtout à l'envers, on atteint des limites intimes, et le Génitron déclencha quelques vertiges dont j'eus l'écho.

Le lendemain de l'inauguration des demandes d'interviews flatteuses viennent confirmer le sentiment de succès. La presse dans son ensemble accueille mon initiative avec bienveillance, les critiques sont toutes excellentes.

Le Génitron devint spontanément un monument de Paris, et cette simple indication de sa direction sur les signalisations Jean Claude D. était l'objet d'une grande fierté,

Mais, dans cette euphorie trompeuse des lendemains de fête, l'esprit dérangé de Courtial Marin des Pereires, l'animateur du Génitron de Céline, rôdait, et il fallait lutter contre plusieurs phénomènes accablants.

Le Centre Pompidou ferme le mardi, et selon les consignes, l'électricité est coupée. Comme le Génitron est relié à l'électricité du Centre, il était éteint tous les lundis soirs pour être rallumé le mercredi matin. Il est difficilement concevable que le cours du temps s'arrête pour cause de fermeture hebdomadaire.

Il fallut environ 6 mois pour faire progresser le dossier d'une demande aussi inhabituelle : ne pas fermer un compteur électrique le mardi.

Pire comme tracas étaient les bâtons d'esquimaux continuellement insérés dans le monnayeur des cartes postales. Une plaisanterie un peu lancinante parce qu'à chaque fois, elle oblige la mise en branle d'une organisation lourde : quelqu'un vient se plaindre au Centre Pompidou de ce que la distribution des fameuses cartes postales ne marche plus. Le Centre Georges Pompidou m'appelle, j'appelle Cointreau qui appelle l'horloger Dyna Electronique qui intervient d'ordinaire sous trois jours pour ôter le petit bout de bois.

Les afficheurs se révèlent assez fragiles et tombent régulièrement en panne : les segments se coincent parfois donnant l'impression que le Génitron diffuse des caractères inconnus.

Là encore le même circuit bureaucratique rend les choses compliquées agaçantes et coûteuses.

Cointreau avait l'impression que Dyna Electronique s'était créé une sorte de rente de situation qui faisait douter de sa bonne volonté.

Une seule personne avait tous les éléments du puzzle, Gérard M., ingénieur, quadragénaire barbu et bourru passionné par cette aventure. Mais à la société Dyna Electronique il n'était pas le patron, et le directeur commercial, Daniel K., le plus célinien de tous les acteurs du Génitron, avait vite fatigué Cointreau. On le soupçonna même de venir lui-même enfoncer les bâtons d'esquimaux dans le monnayeur pour arrondir les fins de mois de son entreprise.

Sa correspondance proliférait d'abondance et de délire, nous étions tous abreuvés de devis tortueux, d'explications compliquées et de justifications douteuses.

Chez Cointreau, victime de son succès, Jean Paul F. avait été remercié.

A sa place, une charmante jeune fille blonde du nom de Sophie V., diaphane terrorisée par l'abondante correspondance de Daniel K. adoptait, pour se défendre, la même veine inspiratrice.

Arbitre d'un règlement de compte surréaliste, surnageant dans 17 kilos de courrier, j'ai consacré plus de deux mille heures à lire l'organisation minutieuse d'un contentieux qui dépassait en caractère distractif tout ce que Céline aurait pu imaginer sur le sujet.

Pourquoi tant de haine ? Daniel K. incarnait le destin accablant de la noyade à crédit, pour des raisons proportionnelles aux difficultés financières de sa petite entreprise.

Comme Courtial Marin des Pereires avait lui-même coulé le Génitron dans l'illustre référence, mon Génitron coulait des détournements du directeur commercial.

La démesure de l'acteur Daniel K. entamait ma sérénité. J'étais aspiré dans la machine romanesque et contraint de suivre les folies de notre acteur devenu plus célinien que Céline. Impossible de se fâcher, Daniel K. avait la main mise sur l'avenir technique du Génitron, sans lui, il eût péri dans le premier bâton d'eskimo. Même un simple changement du ruban encreur de l'imprimante nécessitait son avis, quinze heures de négociations, l'expression de ses états d'âme, et l'affirmation vérifiable de l'impossibilité de changer de prestataire.

Plus qu'un climat de lobby dans le temps/fréquence, soufflait un climat mafieux, et personne dans la concurrence immédiate de sa vaillante entreprise n'aurait osé marcher sur les plates bandes de Daniel K. J'étais pieds et poings liés pour un vertigineux bail en millions de secondes.

Profitant de la providentielle loi Evin, Cointreau, lassé, jeta l'éponge en 1991. Munis des douze clefs de l'armoire de commande, mon tour vient de gérer directement l'horloge, les cartes postales et l'incontournable Daniel K.

Un nouvel acteur allait bientôt intervenir pour infléchir le cours régulier du Génitron et lui faire abandonner son innocent statut d'objet commémoratif. Serge K. m'avais convaincu du sens réel et prophétique de l'horloge.

De simple monument commémoratif, le Génitron deviendrait le Monument de Toutes les Urgences.

La carte postale fut justement adaptée à ces nouvelles considérations. Elle devint « constat d'urgence ».

Croyant à un jeu, pour le meilleur, ou à l'émergence d'une secte, pour le pire, beaucoup de gens me renvoyaient le « constat d'urgence » signé comme le gage d'un soutien profond à une cause bien obscure.

En 1992, j'étais fatigué de la commémoration, et séduits par la force symbolique nouvelle que pouvait avoir le Génitron.

Tout alors devint objet de l'urgence, c'est à ce moment là que l'on prit conscience de l'importance de la seconde, qui rythmait le monde.

Une seconde c'étaient :

320 m2 de forêt en moins

1920 m2 de désert en plus

160 m2 de terres cultivables définitivement salinisées

130 000 m3 d'eau consommée

972 tonnes d'air respiré

0,13 morts par ingestion de D.D.T.

29 tonnes de déchets ménagers

22,5 naissances

19 morts...

**Embolisme**, n. m. action de rajouter une seconde à l'année.

Un phénomène astrophysique, que l'on avait observé un certain soir où le Génitron avait curieusement répété le même chiffre, allait devenir argument du juste combat qu'il convenait de livrer à la perte de temps.

Lié au phénomène d'anomalie dans la rotation de la Terre, le Bureau International du Temps recale de temps à autre l'horloge atomique (exacte) sur la rotation de la Terre (inexacte), afin de garantir la pérennité des éphémérides.

Cela arrive en moyenne tous les 18 mois, le World Rotation Service décide en assemblée internationale de rajouter une seconde à la dernière minute du dernier jour de juin ou de janvier.

Je vais annoncer la prochaine, dans Libération, inventant à cette occasion un nouveau mot : l'embolisme.

Je deviens le militant de la seconde, dérangés, moi aussi, par la contagion du Génitron dont il n'y a aucune raison d'être immunisés.

Comme on peut le comprendre à la lecture de son histoire, le Génitron était le réceptacle de beaucoup de fantômes, et suscita beaucoup de vocations. Placé devant le Centre Georges Pompidou, parmi les 5 millions de visiteurs annuels, il inspira, pendant plus d'une dizaine d'années, tous les "bidouilleurs de la lune".

Ils remontaient la filière pour m'associer à leurs propres délires ; des anonymes, des célébrités, des escrocs, des honnêtes émus, le Génitron créait beaucoup d'emplois de "messianistes millénariens ", et de compteurs à rebours de n'importe quoi.

La filière n'était pas compliquée, il suffisait de téléphoner à l'administration du Centre Georges Pompidou qui donnait complaisamment mon numéro de téléphone, ce qui m' infligeait l'écoute de toutes ces extraordinaires confessions et espoirs sublimes que le Génitron faisait naître.

Chacun de ces inspirés loquaces réclamait l'écoute la plus attentive, l'adhésion, le soutien, l'aide technique, l'assentiment et l'encouragement.

Ayant pris l'habitude de demander confirmation écrite de ces délires pour trier les importuns, et ceux de bonne foi, la plupart de leurs auteurs renâclaient, la simple discussion téléphonique suffisait à calmer leur ardeur.

Parmi ces derniers, la première vocation sérieuse fut celle du Général Antonio N., chef d'état de la République du Panama, dit "tête d'ananas " à cause de la peau très grêlée de son visage.

Le téléphone sonna un matin, l'interlocuteur avec un fort accent sud américain se présente et demande un rendez-vous. Ayant satisfait à l'incontournable test de l'écrit, le fax confirmait que l'ambassadeur de Panama à Paris transmettait une invitation du Général Antonio N. à se rendre à Panama City afin d'étudier les conditions de réalisation d'une horloge similaire, en face de la Zone du Canal.

Ce devait être le même principe d'horloge, en secondes, sauf qu'au lieu de décompter le temps jusqu'au 31 décembre 1999 à minuit, celle-ci décompterait jusqu'au 31 décembre à midi, date et heure à laquelle le Canal de Panama doit être restitué à la République panaméenne par les Américains en application d'un nouveau traité.

Edifié en 1913 par les Américains le canal est l'objet de troubles graves lorsque au cours des années 1970, la conscience nationale du peuple panaméen devient assez mûre pour porter le Général populiste Omar T. à la tête d'un mouvement de revendications et de manifestations d'une telle ampleur qu'elle force le Président des Etats Unis, Jimmy C., à concéder la souveraineté panaméenne sur la Zone du Canal à l'échéance du 31 décembre 1999 à midi.

Cette zone du Canal est une véritable enclave territoriale qui coupe le pays en deux d'une frontière de barbelés sur chaque rive.

C'était devant le siège de la base de commandement de la Zone du Canal, à proximité de la plus grande base militaire américaine hors de ses frontières, que devait être édifié cet énorme pied de nez à l'impérialisme yankee. Il devait indiquer en permanence, et de manière poétique, aux militaires indésirables, le fil du temps qui leur restait avant de quitter les lieux.

Dans ce contexte géopolitique, le projet a germé dans la tête du Général Antonio N. alors en voyage à Paris à l'époque de l'inauguration du Génitron, où il se faisait remettre la Légion d'honneur par François M., qui, sans doute, lui évoqua la récente inauguration du compte à rebours de Beaubourg, à moins qu'il lui souffle lui-même l'idée pour confirmer sa prophétie, ou pour le plaisir de la facétie aux dépens des américains. Blague bénigne à plusieurs millions de francs, un pied de nez de quelques millions de tonnes devant une ambassade américaine d'Amérique centrale.

Le premier voyage est une invitation à découvrir le pays.

Le premier rendez-vous préparatoire à ma rencontre avec l'illustrissime tête d'ananas doit avoir eu lieu de soir même de mon arrivée, à 3 heures du matin, dans une boîte de nuit avec le Colonel Emilio R. qui m'explique l'importance de ma tâche. Subissant le décalage horaire, enivrés par les gins tonic qui se succèdent, assourdis par une salsa d'enfer, ne parlant pas un mot d'espagnol (les interprètes requis étant partis se coucher), je ne comprends pas les contours de la délicate mission qui sera la mienne.

Le lendemain, sans autre explication, mes hôtes me précipitent dans un amphithéâtre peuplé de colonels qui attendent mon intervention avec impatience. Il faut prendre la parole pour calmer le délirant enthousiasme de l'état major du Général Antonio N.

Les regards impatients de ces deux cent paires de lunettes noires attendent la collaboration de la France. Les interprètes sont là, et le délire de l'état major m'exhorte à délivrer ma contribution à la juste cause, et le message de la France

Le Général Antonio N. m'a vendu à ses colonels comme un émissaire français rallié à son juste combat (peut-être même était-ce ainsi que le farceur François M. m'avait vendu à ce chef de l'état ami). Je suis en fait, en voyage quasi-officiel, délégué de la Culture française au service de la Cause Nationale, ce qui étonne quelque peu l'ambassadeur de France qui n'est pas au courant non plus de cette délicate mission.

Je suis baladé de casernes en conférences de colonels, avec revues de troupes, survol sur zone en hélicoptère, visite de chambrées et salut au drapeau. J'ai une voiture officielle avec drapeau sur l'aile, un garde du corps appelé Rex, dont le jeu favori consiste à me lâcher dans les quartiers les plus violents de Panama City, dans des rues obscures et effrayantes où règnent la misère et le meurtre, restant à dix pas derrière, et attendre que je me fasse attaquer pour rire, toujours prêt à sortir son revolver pour faire comprendre à tous ceux qui m'en voulaient dans ces rues tristes à qui force de loi revenait.

Le chauffeur a mission de me distraire la nuit, et me traîne de bordels en bordels, du palace plein de bunnys au bouge à matelot du port de panama, toutes les filles me sont présentées aux frais du généralissime.

De retour à Paris, je suis immédiatement pris en charge par les services secrets alertés par mon tapage diplomatique.

En hommage aux inventeurs de la République du Panama, "el Zapador" est dessiné. Il égrènera 395 millions d'orgueilleuses secondes nationalistes.

Daniel K. s'exalte à la perspective de cette nouvelle commande qui va donner une ampleur internationale au rayonnement de sa petite entreprise.

La forme du Zapador évoque l'importance de l'enjeu géopolitique. La structure en acier inox stylise un bras d'honneur qui, tourné vers les américains, plait beaucoup au Général Antonio N.

Au second voyage, le Général Antonio N. en personne, tel Zantafio derrière son imposant bureau, me présente accroché au mur derrière lui, une huile monumentale qu'il a pris soin de faire exécuter par un artiste local à partir de la petite esquisse qui lui avait été transmise.

Ce geste plein de délicatesse n'en fut suivi d'aucun, quelques semaines après ce dernier voyage les Américains débarquèrent au Panama pour se débarrasser de ce chef d'état devenu encombrant, il est actuellement dans une prison de Floride.

Celui que les Américains installèrent à sa place n'ayant naturellement aucune volonté de poursuivre cette œuvre insolente, le projet fut abandonné.

La vraie question pendant toute cette aventure est de savoir pourquoi Paris s'appelle Paname : cela a été l'objet d'une incessante quête locale restée encore aujourd'hui sans réponse.

Après l'échec de cette première exportation du Génitron pour cause de guerre civile, il y a bien d'autres sollicitations. Sans évoquer de statistiques, il ne se passe pas une semaine sans un nouvel appel ayant quelque chose à voir avec l'horloge.

Elle est acteur de plusieurs films, et le sujet d'inspirations de plusieurs artistes et écrivains.

Ainsi, le Génitron incarna à l'écran l'attente anxieuse de l'amant transi dans l'immortel « pas d'amour sans amour » d'Evelyne D. Il fut le décor gouailleur du sublissime « Rien sur Robert », comédie sentimentale de Pascal B. interprétée par Fabrice L., Valentina C. et Michel P. Un poster de l'immense Douglas V. inonda Soho. Il introduisit le suspens dans « sexual Anarchy », essai romancé du très grand Barthelemy G. L'incomparable chantre de la fin du siècle, Jean B. lui consacra des pages dans un sulfureux pamphlet « L'an 2000 n'aura pas lieu. Le Génitron fut le fil conducteur d'une nouvelle inédite du grand poète Jonathan L.. Il fut aussi l'objet de plus d'une douzaine de reportages Internet de quelques écoles élémentaires...

Outre cette pression culturelle internationale, le Génitron intéressa aussi les arcanes de la communication. Des agences de publicités qui, désespérés de ne pas avoir été les premiers, voulaient "acheter l'espace du Génitron" pour le réserver plus tard à leurs clients. Ils pensaient que telle marque de champagne, ou d'extincteur pourraient souhaiter s'associer au bout de chemin qui restait jusqu'à l'an 2000 dont on sentait qu'il allait bientôt poindre à l'horizon des bonnes affaires.

Une banque mutualiste s'était emparée de l'image du Génitron.

Sans autorisation, une double page centrale dans Ouest France vantait son dynamisme : " En route vers l'an 2000 avec la banque B de M. ".

Les lettres d'avocat qui s'ensuivirent m'apprirent qu'il s'agissait de la banque de Daniel K. Il avait dû leur échanger une photo et une vague promesse contre son découvert.

Vertigineux enfin fut le nombre des justes causes, des aliments pour chien, des associations irréelles, des produits miracles pour la repousse des cheveux en l'an 2000, dont le Génitron devait devenir le partenaire. Gigantesque a été le nombre de ces quémandeurs qui suppliaient au téléphone pour demander le droit gratuit d'avoir le symbole en fond de message publicitaire.

Encore un aspect pervers de l'aventure du Génitron, celui de vouloir à tout prix me transformer en marchands d'an 2000.

Des « agents » surgissaient spontanément sortant d'un apéritif à la terrasse du café Beaubourg. Il s'agissait d'hommes, généralement seuls, des oisifs, des aventuriers souvent fortunés, toujours anglo-saxons, prompts à l'évocation des droits leur réservant une part importante de tout ce qui pouvait se gagner à partir du Génitron.

Il y eut le jeune Jonathan S., héritier d'une grande chaîne de grands magasins londoniens, Anton B. de la B. House Investments Ltd, sir Stephen A., play-boy grisonnant qui avait fait fortune dans l'immobilier en Floride, et qui jouissait de la double nationalité américaine et anglaise, ce qui ne pouvait pas ne pas lui permettre une approche hégémonique de l'irrigation mondiale en Génitrons de toute taille.

Le plus fameux de mes "agents" anglais fut, sans conteste le jeune Robert (Bernie) E. Petit-fils d'un ancien Premier Ministre de Sa Majesté, Sir Anthony E., et fils d'un éphémère ministre du troisième gouvernement de Margaret T., il s'était essayé à tout type d'occupations pour pouvoir prendre sa place dans le gratin que ses nobles origines lui faisaient côtoyer : le commerce du vin, du textile, la haute finance, le tee shirt qui changeait de couleur au contact de la peau, la promotion immobilière,...

Sa résidence habituelle était Nassau, aux Bahamas. Il avait horreur de l'Angleterre et se baladait souvent en bermudas et chemise tahitienne. Convaincu qu'il avait enfin trouvé, avec moi, ou grâce à moi, sa vocation, il inonderait le monde de compte à rebours de toutes les tailles.

Bien naturellement, aucun de ces "agents " ne parvint à réaliser le moindre projet sérieux, et ils abandonnèrent comme ils étaient venus, tout d'un coup, me laissant avec les dynamiques que leur mégalomanie avait bandées.

Il fallait néanmoins se résoudre à tous les écouter sachant que parmi la vingtaine de cinglés que j'écoutais, chaque mois, il devait bien s'en trouver un ou deux qui pourraient bien être de vrais vecteurs de développement du Génitron à travers le monde.

Limoges, les Maldives, Blackpool (Blackpool Leisure Beach près de Liverpool), Kitzbühel, La Roche sur Yon, Hongkong, Barcelone, Londres, Bordeaux, Singapour, Sydney, ... Chacune de ces localités se portait volontaires pour avoir leur Génitron. Le contact se faisait par l'intermédiaire d'un entreprenant rêveur qui, abîmant sa pensée dans les flots de temps que j'avais déclenché, se plaisait à mettre un challenge à sa vie en participant à une aventure similaire dans sa contrée lointaine.

Ainsi Sydney, où un certain Lyndsay M. s'engage un jour dans une bataille courageuse pour offrir son Génitron à la belle vile australienne.

Chacun des illuminés rencontrés lors de ces voyages a sa caractéristique philosophique particulière. Celle de Lyndsay M. est la raréfaction et le partage des richesses. Le Génitron de Sydney doit être une illustration d'une phrase empruntée à une pensée d'origine africaine :

*Nous n'avons pas hérité de la Terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants*

C'est très beau, surtout lorsque sa délicieuse épouse accompagne d'un geste charmant les arguments de son mari, elle joint ses mains vers le ciel, ouvrant ses paumes comme pour en recevoir un don.

C'est ce geste évocateur qui doit inspirer le design du Génitron de Sydney, il doit ressembler à la prière de sa tendre épouse.

Je l'ai malheureusement dessiné sur une hypothèse d'esthétique de « connexions mondiales », une trentaine de tubes bizarre qui sortent du sol.

Le Génitron de Sydney, qui s'appellerait aussi Génitron (Lyndsay M. y tient beaucoup) serait disposé devant le Muséum of Contemporary Art, faisant ainsi un trait d'union avec Beaubourg.

Lindsay M. est gros et gauche. Lors des rendez-vous en Australie, le Génitron est la caution bimbeltière d'un gros chien balourd et transpirant qui trimbale sa maladresse dans un jeu de quille totalement inattentif à ses propos qui frôlent parfois l'incohérence, mais qui touche au sublime selon lui. Il a trouvé la façon de rentrer partout, de rencontrer des ministres, d'avoir des rendez-vous importants, de montrer une splendide carte de visite toute neuve avec Génitron en lettre de feu et en relief, et je suis la caution de tout ce tintamarre. Et en plus je suis « frenchie », mais Lindsay me paye, alors, je pourrai même faire l'auguste...

Il faut dire que tout cela se passe pendant les fameux essais nucléaires de Jacques C. dans le pacifique, et malgré l'affichage d'une désapprobation véhémement comme préambule, cela ne passe pas vraiment, le Génitron est d'origine française, et ce simple détail si positif au premier voyage devient un encombrant défaut.

De retour à Paris, nous avons continué à nous écrire souvent.

Le temps a passé, quelques fax envoyés étaient restés sans réponse, plus de nouvelle de l'antenne australienne de la Génitron Ltd.

Un jour de septembre 1997 arrive le fax d'un avocat australien qui m'apprend son décès.

J'ai, bien sûr, tenté d'en savoir plus, mais personne ne répondit aux courriers, nul ne sait pourquoi Lyndsay M. n'aura pas vu l'an 2000, ce qui est d'une injustice flagrante tant était grande son implication à une cause liée à cette date, mais dont personne n'a jamais compris un mot.

Le Génitron fut-il démonté du Centre Pompidou parce que le nom de François M, président de la République, sur la plaque inaugurale, provoquait, dans sa vision quotidienne la nouvelle présidence récemment mise en place par le gouvernement d'Alain J. ?

La représentation dynamique du nouveau Millénaire, seconde après seconde, comme enjeu politique ne pouvait pas être marquée du seau de l'appropriation d'un temps qui échappait au contrôle du pouvoir en place.

Sur ce sujet, instructif était cet acharnement que l'administration mettait à me reprendre, lorsque, évoquant le Centre Pompidou, je disais Beaubourg, ainsi que l'acharnement de François M. à ne jamais prononcer le nom de son prédécesseur quand il parlait de Beaubourg.

Le premier geste public du Président de la Mission pour la Célébration de l'An 2000 fut le démontage de l'horloge de l'an 2000. Sous d'obscurs et fallacieuses raisons.

Démuni et seul, il n'y a aucun moyen de s'opposer au démontage, nul n'est averti, Paris est vide et le 6 août 1996 à 8 heures du matin le Génitron a disparu à 125 000 000 de secondes de son objectif.

Ce soir là, débranché, sous le périphérique, Porte de la Villette, à la halle aux cuirs, le Génitron passe sa première nuit de symbole aboli.

SDF dans sa ville natale, je choisis Berlin comme un symbole d'exil. La fuite à Berlin avait l'avantage de draper le Génitron dans sa superbe dignité : on n'en voulait plus, il irait à l'étranger : place Marx Engels, tout un symbole.

Le journaliste B. de Libération s'inquiéta un jour de mars 1997 de la disparition du Génitron. Redoutant que mes propos puisse trahir une sourde rancœur, car l'émotion m'étreignait souvent alors, j'ai refusé l'interview et prié le journaliste de me transmettre ses questions par fax. Il lui serait répondu par la même voie.

Peut-être surpris par le manque d'enthousiasme de ma réaction, et le côté laconique de mes réponses, interloqué surtout par ma conduite inhabituelle, et sentant confusément que cela devait cacher quelque chose, le journaliste s'attacha à mener une véritable enquête. Celle-ci conduisit à un véritable feuilleton qui tint le lecteur en haleine pendant toute une semaine. J'aurai parlé ç' aurait fait un entrefilet, je me suis tu, une double page pendant une semaine c'est devenu.

Berlin refusa l'encombrant présent, le Dr Ulrich E., responsable de la mission an 2000 en Allemagne se posait, en fait, la bonne question : si le Génitron était la merveille qu'on leur vantait, pourquoi la France voulait-elle tant s'en séparer, et si c'était un tas de boue, pourquoi l'accepteraient-ils ?

La seule solution à la situation accablante du Génitron restait la voie juridique. J'attaque le Centre Georges Pompidou en référé auprès du Tribunal de Grande Instance pour non respect des engagements contractuels. Mon avocat, la jolie Isabelle C.P, est une professionnelle de la défense de rupture, la défenderesse de tous les désespérés, islamiste ou basques, le monde entier l'appel quand il n'y a plus rien à faire. Elle ne gagne pas souvent mais ne perd jamais, puisqu'elle sait que la justice se rend dans la rue, dans la presse.

« Que veux tu ? » me demande-t-elle

« Qu'il soit remonté répondis-je. Cette horloge est un engagement personnel. »

« Bien , on va perdre au tribunal, mais gagner dans la rue, chaque fois qu'il se passera quelque chose au tribunal, j'ameuterai les journalistes. »

La procédure et les échos qu'en retransmette la presse durent quatre à cinq mois. Isabelle C.P. s'amuse, la cour devient une tribune, la question centrale de celle-ci concerne le sens de « l'intérêt public » confondu par mes bourreaux avec l'intérêt de la personne publique, bien petite en l'occurrence.

On se donne rendez-vous sous l'horloge, et on y regarde passer le temps, mais manifestement pas assez.

Le monument a perdu le procès.

A ce moment là, il apparaît que le Génitron a encore grossi en notoriété. Il est plus célèbre absent que présent.

Une reconnaissance nouvelle pour le Centre Georges Pompidou m'embue le regard...

Il faut croire que le pilonnage médiatique a fonctionné, car au cœur de la tourmente médiatico-juridique, Yves M. président de la Mission Paris 2000 appelle un jour : il fait part de son souhait de trouver vite une solution pour que le Génitron soit remonté, et à Paris.

Sa proposition est très claire : de sa voix éraillée caractéristique, il me prie d'arrêter la bagarre, et m'invite à venir le voir au plus tôt au siège de la Mission Paris 2000, quai des Célestins.

Après trois ou quatre doubles Ricards quasi secs, il me demande :

- Où veux-tu qu'on la mette ta putain d'horloge ?
- Place de la Bastille !

Lui est-il répondu sans une seconde d'hésitation.

L'idée de la Bastille est venue bien avant ce rendez-vous, le Génitron serait un clin d'œil républicain à une célébration qui deviendrait intime puisque la Bastille est exclue des lieux consacrés par les différentes missions chargées d'organiser les célébrations.

Yves M. répond qu'il en parlerait aussitôt à Jean T., maire de Paris. Trois jours après, il m'informe que Jean T. est d'accord.

Le dossier descriptif du transport est immédiatement constitué, ainsi que le plan définitif de l'implantation en tête de pont du boulevard Richard L.

La vente de cartes postales est exclue, compte tenu du côté « chaud » du quartier. J'ai décidé de pas courir le risque de voir le Génitron se faire braquer, point tant pour le risque lié à l'argent, mais personne ne pourrait assumer le remplacement du cerveau du Génitron, s'il vient à disparaître.

Restait l'hypothèque Georges S., Maire d'arrondissement du 11<sup>ème</sup>. Gilles P., délégué général de la Mission Paris 2000 prend un rendez-vous avec Claude B., directeur de cabinet du maire du 11<sup>ème</sup>.

Le rendez-vous se passe comme doivent se passer les milliers de rendez-vous entre un cadre de la mairie centrale et un représentant de l'opposition au Maire, courtois mais sourd.

Quelques jours après, Gilles P. appelle pour signaler le refus de Georges S : le conseil municipal ne jugeait pas opportun le remontage de cette horreur sur cette belle place, dont le caractère urbain s'en trouverait immanquablement déprécié.

Mais à une petite semaine avant la date prévue pour le remontage, Gilles P. se veut rassurant : la loi PML (Paris Lyon Marseille) qui régit les relations entre les mairies d'arrondissement et le maire de Paris autorise celui-ci à passer outre l'avis simplement consultatif du maire d'arrondissement, il s'agira tout simplement de « passer en force », tout le monde autour d'Yves M. semble y être prêt, moi aussi, bien sûr.

Le transport est organisé, des grues chargeront les différentes composantes du Génitron sur des semi-remorques à la halle au cuir de la Villette dans la journée du mardi 10 décembre 1997, pour pouvoir circuler le lendemain avant 7 heures comme le prévoit la réglementation en matière de convois exceptionnels.

Les adieux à la halle aux cuirs sont émouvants. Les gardiens de cette caverne d'Ali Baba l'ont royalement et affectueusement gardé pendant un an et demi. A peine s'ils consentent à s'en départir.

Le soir du 10 décembre vers minuit, Yves M. appelle pour dire que l'opération doit être annulée :

- On veut pas la guerre avec Georges S !

Bref, ils se dégonflent. Yves M. demande ce qui est alors techniquement possible de faire pour empêcher le débarquement place de la Bastille, le Génitron étant, à cette heure, sanglé sur trois semi-remorques attendent 6h30 pour partir.

Il me demande d'être avant 7 heures à la Bastille et de donner l'ordre de ne pas décharger. Une solution serait trouvée ultérieurement.

Si près du but, il faut prendre la Bastille.

Vers 7 heures, en ce petit matin froid et brumeux du mercredi 11 décembre 1997 je me rends place de la Bastille, y retrouve les trois semi-remorques, et donne l'ordre de décharger les différents éléments sur le trottoir du boulevard Richard Lenoir. Ceci est effectué en une demi-heure, et les semi-remorques sont priées de dégager bien vite. Je n'aurai qu'à dire que je suis arrivé trop tard, qu'ils ne m'ont pas attendu.

Les morceaux du Génitron sont épars sur le trottoir, gardés par les ouvriers en attente des ordres de remontage que je n'ose pas encore donner, ce serait inélégant.

Arrivent Hervé B. de la Voirie de Paris et quelques officiels attachés à ce dossier, ils ont reçu, le matin même, des instructions d'empêcher le remontage et de veiller à recharger les morceaux du Génitron sur les semi-remorques de la Ville de Paris affrétés pour un nouvel exil.

Devant l'incongruité de la situation, et le curieux déballage inhabituel sur la place de la Bastille, un attroupement spontané se forme. Les ouvriers du chantier tournent en rond. Une cinquantaine de personnes erre entre les poutres et les poteaux rangés du Génitron, tripes à l'air en ce matin brumeux.

La police dresse des barrières qui nous enferment, faisant une deuxième enceinte autour des barrières de chantiers déployés autour des aires de remontage. On a l'impression d'un début de siège, mais on ne sait pas qui assiège qui.

A 11 heures, arrivent les semi-remorques de la ville de Paris pour remballer. Je m'oppose formellement à ce que les différents morceaux du Génitron épars soient déplacés, arguant du droit impénétrable de l'Artiste. Personne ne conteste qu'aucun boulon du Génitron ne saurait être déplacé tant que je m'y opposerais.

La journée se passe, le Génitron ne sera ni remonté ni déménagé.

Accoudé aux barrières qui sont dressées tout autour du chantier, les journalistes commencent à arriver, attirés par l'émeute, on m'interviewe.

Je réponds par phrases définitives du genre «par la force des baïonnettes...» J'annonce le début d'un long siège qui n'ira certainement pas jusqu'à la grève de la faim, mais au moins jusqu'au refus de quitter mon enceinte avant le remontage du Génitron.

J'ai l'impression d'être dans une énorme cage où tournent les conseillers divers des forces en présence qui à coup de portables essayent de désamorcer l'incident avant qu'il ne tourne au détriment de tous.

Tout le monde comprend que demain il y aura deux fois plus de journalistes, et que dans une semaine, le Génitron deviendra une cause nationale, avec des directs du 20 heure et des reportages sur le forcené de la Bastille.

Encore une fois le Génitron dépasse son cadre pour devenir le héros d'une épopée.

Plus de cent personnes participent en ce moment épique à une tragi-comédie tout à fait inhabituelle et surréaliste.

Quelle perversité de l'âme de Courtial Marin des Pereires rôdait ce jour place de la Bastille pour infléchir tant le cours de sa mission vers des emphases d'une telle ampleur ?

L'histoire de ce siège contraint directeurs de la Ville, conseillers et élus à tourner en rond un 10 décembre, dans le froid et la pluie fine, autour de 15 tonnes de métal étendues sur le trottoir, sans but précis, mais dérangés par une inextricable situation dont, bien malgré moi, le Génitron est le centre.

Empêchés de se livrer à leur légitime occupation quotidienne, une centaine de personnes sont venus jouer leur rôle, dans un des derniers actes de la pièce du Génitron. Ils ont spontanément monté ce spectacle dans lequel ils se regardent tous jouer.

On monte une baraque de chantier avec un chauffage pour les nuits à venir.

La presse est enchantée de voir l'affaire rebondir encore, et promet de soutenir ce siège. Les services de presse de Georges S. sont submergés d'appels pour connaître les raisons de son entêtement à refuser l'horloge. Cette pression peut elle le convaincre qu'il n'aurait pas le beau rôle dans ce petit « psychodrame politico-culturel parisien ».

Vers 12 heures, des élus de la gauche parisienne viennent en renfort publiquement déclarer leur hostilité au remontage. Une douzaine de conseillers municipaux empoignent le problème par l'approche dialectique stéréotypée de la minorité opprimée par l'impérialisme de la mairie centrale dont le Génitron est forcément l'allié objectif, l'antenne logistique culturelle et le squatteur complaisant.

Comme il fallait s'y attendre, la presse, pour qui le Génitron est un sujet d'actualité dont elle aime parler, traite largement du sujet.

Devant le risque de pourrissement pressenti, l'accord est exceptionnellement vite trouvé. Le lendemain matin à 9 heures, arrive enfin l'ordre du remontage qui s'effectue impeccablement, à 19 heures le Génitron remarche.

On entend à nouveau le claquage des palettes des afficheurs battant la seconde avec euphorie. Je suis ému.

Lorsque tout est calmé, Yves M. propose qu'une petite fête soit organisée le 15 janvier 1998. Champagne pour célébrer intimement le remontage.

Les invitations sont faites par téléphone. A partir de maintenant le Génitron suivra une vie parisienne normale en relation avec son nouveau voisinage, Balajo et cornets de frite.

C'est d'ailleurs aux Ricards et aux assiettes de frites improvisés au café "le Bastille", au coin de la rue de la Roquette, dans la salle du haut, qu'une centaine de personnes est invitée.

Il reste deux ans au Génitron, à côté du marché du dimanche matin, et des foires du samedi où il est transformé en porte-étendard de toutes les causes. Son immersion dans son nouvel environnement est totale, il est tagué squatté rollé, détourné.

Deux ans pendant lesquels je viens le voir régulièrement.

Le décompte se déroule normalement, l'activité des palettes bourdonne avec gaieté. Seul Daniel K. manque à l'appel, finalement remercié pour d'obscures raisons financières.

L'année et demie de silence du Génitron s'oublie aussitôt. Les aventures vont pouvoir reprendre.

Plus calmement peut-être, car on pouvait s'attendre à l'extinction de mes malades d'antan, à deux ans de l'échéance.

Pendant la vacance du Génitron, les missions officielles avaient occupé le terrain, et on pouvait se réjouir de ce que les présidents, directeurs et chargés de mission des missions avaient repris l'encombrant fardeau de ce devoir d'écoute dont les circonstances m'avaient affligé jadis.

Contrairement à ce qu'il était possible d'imaginer, les choses avaient, en fait, empiré.

A chaque degré de la hiérarchie, les responsables des missions devaient subir des assauts d'un fanatisme de plus en plus virulent à mesure que le temps se réduisait.

Ils avaient ratissé large, avec appels publics, publicité, vastes locaux, des centaines de lignes téléphoniques.

Quelle folie d'attirer avec tant d'entrain, une population qui, sans sollicitation, se livrait déjà naturellement aux pires démesures.

Mais les illuminés de naguère, gonflés par l'imminence des prochaines célébrations avaient changé de forme.

Plus agressifs qu'avant, ils appartenaient à de nouvelles espèces : les «labellisés» (ceux qui avaient reçu l'estampille de l'une ou l'autre des missions officielles), les marchands du temple et les petits malins.

De ce dernier genre, il y avait notamment Christian G. qui avait eu «l'idée» du siècle qui allait lui permettre de détourner toute l'inflexion du mouvement vers l'an 2000 à son profit, par la canalisation sur un site Internet de tous les événements ou produits dérivés sur le thème. Il pensait, légitimement prendre sa retraite à Acapulco dès le 1<sup>er</sup> janvier 2000, fortune faite.

En fait, il lui avait échappé, ainsi qu'à la plupart de ces acteurs obstinés de la célébration inventive, que, finalement, l'an 2000 pouvait ne soulever aucun enthousiasme.

Malheureusement pour certains, les projets les plus impliqués dans le phénomène passionnant du changement d'unité de la colonne des mille de mon calendrier en laissaient plus d'un parfaitement indifférent.

Il n'y avait plus rien à voir, le mythe de l'an 2000 était mort depuis belle lurette quand il a commencé à susciter l'intérêt et le déchaînement inventif de tous les cerveaux les plus millénariens de la créativité événementielle.

Mais j'étais encore persécutés par une nouvelle espèce née de la montée en puissance de l'organisation des célébrations officielles : « les pleureurs de l'an 2000 ».

Si pendant un certain temps, l'éclat usurpé du parvis où se pavanait l'horloge donnait un côté « officiel » à sa relation à l'an 2000, la situation avait totalement changé. Le Génitron avait été abattu par le pouvoir en place, il était tricard des programmes devenus officiels, cela avait changé la donne.

S'il avait connu un tel destin, le Génitron ne correspondait donc pas à la ligne « officielle », j'étais donc, pour la foule de cette nouvelle et insoupçonnée race d'illuminés de l'an 2000, un franc tireur, un incompris, un pionnier et chef des rebelles dont on souhaitait avoir la caution, à défaut d'avoir eu celui des officiels.

Blessés par le non-intérêt officiel de leur géniale production, et en dernier recours, puisque le Génitron avait été reconstruit, sans doute pouvais-je faire quelque chose pour eux.

Un nouveau rôle, encore très célinien, m'étais ainsi dévolu par cette nouvelle espèce qui naissait à la veille de l'an 2000, celui de devoir écouter les doléances de tous les frustrés des missions officielles.

Ils se débrouillaient pour avoir mes coordonnées pour demander conseils et avis divers.

N'étais-je pas forcément un allié de leur juste combat désespéré contre l'incompréhension des présidents de mission, ayant connu la censure la plus violente de ces officielles officines administratives.

Alors, s'en suivait les histoires les plus scabreuses, les aventures les plus sordides de la petite idée qui n'avait pas plu. C'était forcément la meilleure, puisque c'était la leur.

Le Courtial Marin des Pereires des déçus, voilà quel était le nouvel emploi involontaire lié à des aventures vieilles de plus de 10 ans, et dont l'usure devenait chaque jour plus évidente.

Mais il fallait bien aller au bout, il n'y avait plus si longtemps à tenir.

Il n'y eut comme seule alerte, comme seule panne, qu'un malentendu sur la facturation EDF qui coupa le courant pour impayé.

Les derniers jours qui précéderent la fin de l'année sont fébriles. Tout le monde demande à tout le monde ce qu'il ferait pour le réveillon, c'est la surenchère des fêtes. Il y a au moins une dizaine d'endroits où il convient d'être.

A tel point qu'il ne doit y avoir personne qui ne se souvienne pas de ce qu'il a fait le soir de l'an 2000.

A la question de ce que je ferais le soir de l'an 2000, ma réponse était devant le Génitron, bien sûr.

Comment aurait-il pu en être autrement ?

J'allais enfin voir la réponse à la question que tout le monde se posait depuis 13 ans sur ce qui allait se passer à zéro, et dont j'ignorais la réponse jusqu'à ces derniers jours : rien, rien du tout, s'arrêter sur 0 et ce serait tout.

Les choses avaient évoluées ainsi parce que les feux d'artifice s'étaient écartés du chemin de l'horloge.

Il n'y eut aucune des sollicitations, secrètement espérées, d'un sponsor de la dernière heure qui souhaiterait accompagner les dernières secondes d'une horloge qui n'avait pas démerité.

Et puis, c'était tellement plus beau quand justement, il ne se passait rien. La pureté du geste, un décompte de 13 ans qui se terminait sur 0, et rien d'autre.

Le Génitron aurait pu repartir à l'envers, pour dire que le simple souffle du temps avait effleuré la Terre l'instant d'une seconde, il aurait pu s'auto détruire, repartir vers l'an 3000, décoller du sol pour retomber cassé en mille morceaux que chacun aurait pu emporter chez soi, en souvenir.

Il ne ferait simplement rien d'autre que s'arrêter après s'être acquitté de sa tâche. C'était de loin le meilleur choix, le seul sans manque de goût, ou pire, sans message.

Alors, le vendredi 31 décembre, je décide d'être toute la journée disponible au Génitron pour une contemplation hédoniste de la disparition lente des dernières secondes. Le seul trouble est la légère angoisse que le Génitron cale aux derniers moments.

J'y passe la journée entière. L'ambiance est bizarre et le jour est gris.

Tout le monde lève la tête vers les derniers milliers de seconde en passant sur la place, avec une insistance particulière à ce jour là.

Des centaines de photos sont prises par des centaines d'appareils photos, braqués vers les derniers chiffres perceptibles.

Ma fébrilité montait à mesure que se rapprochait le crépuscule.

A 23 heures, la place est glauque. Il y a un couple de touristes allemands avec des lunettes « an 2000 » et un jéroboam de Champagne.

Ils appartiennent sans doute aux fanatiques de la première heure qui devaient avoir pris l'engagement de longue date de venir voir l'an 2000 sous le Génitron.

Ils m'étonnent quand même un peu ces dix ou douze personnes qui étaient déjà là à 23 heures. Pourquoi faire ?

L'ambiance est un peu comme à une fête maussade avant qu'elle ne démarre, on erre inquiet de savoir si les gens vont venir.

Aucun des groupes présents ne se parle, pourtant ils partagent visiblement la même obsédante idée d'être devant le Génitron pour le réveillon, et ce dès 23 heures.

Puis vers 23h 45 saoulé par un exaltation onaniste, les yeux rivés sur le 3 derniers afficheurs actifs, je sens une rumeur, la place est noire de monde, les gens scandent le décompte à chaque changement de centaine, avant de reprendre en cœur, et en hurlant les 30 dernières secondes du Génitron.

A zéro, ce fut l'explosion, bouchons de champagne et hurlements de joie.

Est-ce que ceux qui sont là savent qu'ils assistent au terme d'un compte à rebours infaillible de treize ans ?

Le Génitron est-il bien ce lieu de rendez-vous où presque intimement, 20 000 personnes qui devaient se l'être promis, s'y retrouvent le soir du réveillon ?

Est-ce que le Petit Pierre qui vient d'avoir 20 ans y était ?

Depuis, le Génitron devenu très zen, devoir accompli, repose au bois de Vincennes, dans un entrepôt de la ville de Paris, envahit sous des tonnes de ronces, inattaquable.